

LETTRE D'EUROPE

Le Soir

Chaque semaine, « Le Soir » ainsi que ses partenaires de Lena publient une chronique européenne depuis Paris, Berlin, Madrid, Rome, Genève ou Bruxelles, rédigée par l'un ou l'une des journalistes de ces quotidiens.

« Personne ne prend le fascisme au sérieux »

Béatrice Delvaux
Editorialiste en chef.

Ils se sont retrouvés comme chaque année en ce début d'été 2018. C'est la dixième fois, ils en croient à peine leurs yeux. Dix ans qu'ils font corps dans ce petit village italien, liés par l'admiration pour Leopold Unger, alias Pol Mathil, ce grand journaliste polonais aujourd'hui décédé, dont la plume a retenti de Bruxelles à Varsovie – *The Herald Tribune*, *Le Soir*, *Gazeta Wyborcza* ou *Radio Free Europe* – et qu'ils ont tant aimé. C'est toujours la même grande villa aux poutres apparentes qui les accueille. Toujours le même petit bistro qui leur sert le *ristretto* du matin. Chaque année, le même rituel : ils rient, ils lisent, ils boivent de la vodka. Ils respirent surtout.

Dans ce coin isolé où ils ont refait tant de fois le monde et les journaux, ils sont, pour une fois, anéantis, témoins et acteurs impuissants d'un basculement du présent. Ils sont Belges, Polonais, Allemands, vivent en Pologne, à Bruxelles, en Allemagne, en Italie et ils contemplent, incrédules, leur « paysage » européen : l'Italie de Salvini, la Pologne de Kaczynski, l'Allemagne de Merkel qui n'a pas pu contenir l'AFD triomphante. La Belgique, elle, abrite le siège d'une Europe qui menace d'exploser sous les coups de la crise dite « migratoire » alors que le pays lui-même se divise non plus sur son drapeau, mais sur sa politique d'asile.

Pour certains d'entre eux, ce sont les ombres d'un terrible passé qui refont surface et avec elles, le terrifiant échec du « plus jamais ça » promis à leurs enfants. Ils ne se sentent plus habilités à en jurer désormais, eux dont les mères ont survécu aux camps de concentration.

Le retour des fascismes ? Le phénomène était jugé « gérable » voire « compréhensible » tant que les signes touchaient la Hongrie et la Pologne. Mais maintenant qu'ils infiltrent l'Allemagne et l'Italie – la France ne devant qu'à un homme, Emmanuel Macron, d'avoir échappé à l'extrême droite.

« Le populisme commence parfois comme une farce, mais il se termine toujours sur un désastre ou une tragédie » JEAN-PAUL MARTHOS

« Il n'y a pas de happy end au populisme. » C'est ce texte-là qu'il faudrait distribuer aux foules qui succombent. Le journaliste belge Jean-Paul Marthos, chroniqueur au *Soir*, y écrit : « C'est là sans doute le principal enseignement de l'histoire : il n'y a jamais eu de happy end nulle part, que le populisme se dise de droite ou de gauche, qu'il soit autoritaire ou devienne totalitaire. Le populisme commence parfois comme une farce, par un "vaffanculo" ("va te faire foutre") tonitruant, mais il se termine toujours sur un désastre ou une tragédie. »

Le chroniqueur rappelle un épisode des années 30 qui a pris place dans un moment où, comme aujourd'hui, le monde se trouvait entre chien et loup – le pire n'étant pas encore certain mais montre déjà les dents – et où chacun était amené à choisir son camp.

Le 3 octobre 1931, un jeune réfugié italien, Lauro de Bosis, s'envole de Marseille aux commandes d'un Pegasus en direction de Rome. Il déverse depuis son petit avion 400.000 tracts antifascistes sur la capitale italienne avant de s'abimer en mer. Quelques jours plus tard, le journal *Le Soir* publie un texte de six pages dactylographiées intitulé « La storia della mia morte » (« L'histoire de ma mort ») que le jeune homme a adressé à ses amis et à son amie américaine, l'actrice Ruth Draper. Il y explique son geste : « Nous débarquerons pour apporter un message de liberté à un peuple d'esclaves de la mer. Peu importe la métaphore, allons à Rome répandre en plein ciel les mots de liberté qui, depuis sept ans, ont été interdits car jugés délictueux. » Mais, ajoute-t-il, « personne ne prend le risque du fascisme au sérieux. C'est pour cela qu'il est nécessaire de mourir. J'espère qu'après moi, beaucoup suivront et réussiront in fine à soulever l'opinion publique ».

Cette expédition suicidaire avait été rendue possible par Auguste D'Arsac, le rédacteur en chef du *Soir* qui avait financé ce vol sur Rome. *Le Soir* est à l'époque l'un des premiers parmi les grands jour-

naux européens à attirer l'attention de l'opinion publique internationale sur les dangers que représentait le mouvement fasciste. En octobre 1931, Mussolini piqua une colère noire quand il prit connaissance de l'acte d'éclat du jeune compatriote. Mais personne ne se souleva : « Les semences que Lauro de Bosis avait lancées disparurent dans l'ivraie du fascisme triomphant. »

Le parallèle avec aujourd'hui ? Il est dans le constat de ces peuples qui cèdent à nouveau aux sirènes des frustrations, des exaspérations, voire des haines. Sans alternative ? « Je n'en vois pas », assénait l'ex-commissaire européen et Premier ministre italien, Romano Prodi récemment.

Cette sombre perspective – attendre que « ça » passe sans savoir le lot d'horreurs qu'il faudra traverser – ne nous exonère toutefois pas de la tentation de l'immobilisme. Elle nous place au contraire devant ce que nous appellerons « le dilemme de Bosis » : se ranger parmi les esclaves de la mer ou parmi les lanceurs de tracts. Sur les chemins que nous empruntons désormais, il faudra en tout cas faire très attention, par nos actes, nos paroles ou nos tweets, à ne pas perdre notre âme. ■

LE FIGARO

Tagesspiegel

EL PAÍS

Tribune de Genève

la Repubblica

DIE WELT

wyborcza

LE SOIR